

2

... l'imam de Défense. Si nous perdons
terre, il devient l'imam Secrétaire et si
l'ennemi nous écrase complètement, il
devient l'imam Martyr.

... seul, il est quatre.

... la fille Anissa ne viendra
après les moissons. Tu la connaîtras
par ta fille. Je les ai élevés
à mes yeux. Elles sont les prunelles de
mes yeux. Elles sont bien plus que cela.
Elles sont plus que mes jours.

... l'imam grossit quelque peu. A
l'arrière, autour de Khadija, des femmes
se sont rassemblées. Asen s'en éloigne. Il
a remarqué une femme parler de lui à Khadija
et prononcer son nom avec un « h » aspiré.
« Asen », le prénom si souvent sorti à
l'arrière et ailleurs dans le monde qu'il va
découvrir. Il est prononcé avec une
intonation qu'il connaît bien. Le
« h » aspiré c'est aussi le « h » d'un
univers que Khadija croyait. C'est comme
cette femme qu'il ne connaît pas,
mais, après sa mère, l'arrière au monde.
C'est elle qui a demandé à son père
de ne pas se marier avec elle. Mais
cette intonation est en quelque
sorte l'arme d'Asen. Elle est immense.
C'est elle qui fonde l'arrière au monde.
C'est elle qui fonde l'arrière au monde.
C'est elle qui fonde l'arrière au monde.
C'est elle qui fonde l'arrière au monde.

Table

- p. 2 La vie de notre cercle
- p. 4 « Les identités meurtrières », Notes de lectures, Elio Cohen-Boulakia
- p. 7 Les dattes, poème, René Leclercq
- p. 8 Esquisses du « pays bleu », poèmes, Abdelkader Kharroubi
- p. 11 Mon ami Abdelkader Kharroubi, et Notes sur les Esquisses, Bernard Zimmermann
- p. 12 Histoire et mémoire, compte-rendu de l'intervention de David Assouline pour Coup de Soleil, à l'AGECA, Paris, 27 janvier 2001, (suivi de repères bibliographiques)
- p. 16 Entretiens avec Monique Leclercq et René Leclercq,
- p. 20 Notes de lectures : « Contes berbères de Kabylie » de Mouloud Mammeri (Bernard Zimmermann)
- p. 22 « Zéro mort » de Y.B. (Bernard Zimmermann)
- p. 24 « Souvenirs d'Algérie », de Clemens Lamping (Bernard Zimmermann)
- p. 25 « La prière de la peur » de Latifa Ben Mansour (Jeannine Desbonnet)

En guise d'éditorial,

LA VIE DE NOTRE CERCLE

3 février : la discussion a une fois de plus porté sur les questions d'identité.

Du religieux et de ses déviations.

Des remarques ont été émises sur des déviations de l'esprit religieux observées autour de nous, y compris dans notre environnement familial. La religion des jeunes issus de l'immigration est une réduction de la religion, un schéma, dit Chafia.. Elio rappelle, cependant combien en France, en refusant les créations de mosquées on a encouragé l'intégrisme musulman. Michel voit aussi que le religieux est attaqué autant par le matérialisme dans lequel on est que par le laïcisme.

De l'intégrisme.

Elio exprime avec douleur les effets de la crise créée par les déracinements, les manifestations d'un intégrisme juif qui n'a rien à voir avec la tradition sépharade. Ces déracinements génèrent des pathologies allant jusqu'à ce « qu'on tue ses racines, ses propres frères et sœurs ». Mais alors, comment faire ? Elio : « Il me faut redevenir tolérant même à l'égard d'un parent... » Michel : « Je n'arrive pas à être tolérant vis à vis des intégristes... Quand on a vu « Corpus christi » (Document TV) on ne peut plus être intégriste » Pour lui, la religion est un terrain miné et ce qui importe est que les gens prennent du recul par rapport à leur foi. Il est important de douter.

Mais le risque d'un repli sur une « tradition » refuge, devenant fermeture aux autres, qui guette tout le monde et pas seulement l'immigré, est aussi pointé. Chafia indique que les filles sont aussi traditionalistes que les garçons. Jeannine rappelle que Latifa Ben Mansour a posé ce problème dans « La prière de la peur » et Madame Ksiksi parle d'un malaise persistant à ce sujet.

Michel regrette qu'il « ne reçoive pas de Juifs ou d'Arabes chez lui » (comprendre qu'il n'en a pas d'occasion) et il propose que nous trouvions ce que nous avons en commun dans la vie, que nous apportions un témoignage de notre « voisinage ».

Nous décidons de partager un couscous au printemps !

Samedi 10 mars : nous avons fêté le premier anniversaire de l'existence de notre cercle.

La célébration de cet événement s'est faite autour du café traditionnel et de pâtisseries particulièrement appréciées : cornes de gazelles préparées par Marie-Jo Laxenaire (que nous aurions aimé féliciter directement), boulou tunisien fabriqué par Elio qui nous a ainsi révélé une autre facette de ses talents, petits makrouts et cigares marocains, et, pour le pendant de la rive d'ici, de délicates tuiles... à la noix de coco. Pendant une bonne heure la discussion a roulé sur les recettes et la cuisine du Maghreb, en rapport avec la culture. Nous avons appris, à cette occasion, que Michel a ouvert un site internet où il tient une rubrique « Recettes », et qu'il espère que nous l'alimenterons de nos apports (michel.laxenaire@wanadoo.fr)

Dans la deuxième partie de notre rencontre, nous sommes passé à d'autres considérations, tout aussi sérieuses.

Nous avons décidé, après discussion et proposition, de dénommer désormais notre groupe « Cercle des Amis du Maghreb ». Cette appellation permet ainsi d'avancer une carte de visite pour nous présenter à l'extérieur ; expression polysémique, elle exprime notre vœu de rassembler ceux de nos proches, amis et voisins qui sont originaires du Maghreb, directement ou non, et ceux qui ne le sont pas, avec toute la modestie qui convient à nos forces. Cette formule souple et informelle nous convient, pour l'instant, mais nous avons décidé qu'il fallait nous donner un minimum d'organisation. Nous avons donc désigné, pour un an, un secrétaire chargé de la convocation des réunions, de leur animation, de leurs compte-rendus (Bernard Zimmermann), et une trésorière (Lucie Cohen-Boulakia), chargée de gérer la cagnotte commune alimentée par un versement annuel individuel (les jeunes en sont dispensés).

Par ailleurs, sur une intervention d'Elio, nous avons examiné la question de manifester de façon visible une action « militante », en affirmant les valeurs qui nous réunissent dans notre environnement proche. Nous y reviendrons.



Traces

"LES IDENTITES MEURTRIÈRES"

On ne présente plus Amin MAALOUF, ce romancier de langue française, dont l'arabe fut la langue maternelle et qui est tout à la fois libanais, français, arabe et chrétien. Il a publié, voilà deux ans, un essai :

"LES IDENTITES MEURTRIÈRES"

ouvrage qui n'a pas eu, à ma connaissance, tout le retentissement qu'il aurait dû avoir compte tenu de l'importance fondamentale, pour notre avenir à tous, du sujet qu'il aborde, de la finesse de son analyse et de la pertinence de ses recommandations.

Amin MAALOUF y démonte admirablement le processus que peut entraîner **le déclenchement du réflexe identitaire**, réflexe de défense d'individus ou de groupes lorsqu'ils se sentent menacés au niveau de **leur droit imprescriptible d'exister en tant que représentant d'une culture**, face à l'hégémonie "déferlante" de la toute puissante culture occidentale dominante, laquelle prend de plus en plus, partout à travers le monde, **le visage de l'impérialisme yankee**.

Ce processus qui est à l'œuvre depuis un quart de siècle dans sa forme contemporaine conduit ceux qui se sentent victimes de cette oppression - notamment au sein du monde arabo-musulman - à instrumentaliser la religion, érigée en ultime rempart, comme moyen de défense de son identité propre que l'on sent menacée parce que disqualifiée ; et cela mène, par un engrenage que l'auteur décrit magistralement, à générer des comportements marqués par l'intolérance, l'enfermement intégriste, le fanatisme et ... la mort.

Dans les rapports sociaux inter-groupes il y a une tendance, en apparence innocente, et qui, de fait, est potentiellement meurtrière, à vouloir, sous prétexte de mieux cerner celui qu'on a en face de soi, l'amener à dire ce qu'il est ... "essentiellement", "au fond ..." ; ou pire encore **on choisira pour lui**, en le désignant par la qualité qu'on estime être "la plus déterminante" de son être social. C'est ainsi que, par exemple, on vous désignera comme "essentiellement" arabe ou musulman, sans vous laisser, en quelque sorte, la faculté d'être **à la fois** : français, algérien, arabo-musulman, maghrébin et aussi, pourquoi pas, naturiste, historien et tant d'autres choses qui fait de vous ce que vous êtes réellement, un être unique et complexe.

La réaction ne se fait pas attendre et cette appartenance dans laquelle on veut vous enfermer - processus raciste même si celui qui en est à l'origine n'en a pas conscience - vous allez la revendiquer, la défendre, en faire un étendard et peu à peu, sans vous en rendre compte, vous risquez de donner raison à celui qui voulait vous réduire à cette unique composante de votre être social, puisque la réaction identitaire qui aura été la vôtre, aura fait que, peu à peu, cette partie de vous-même se sera trouvée ainsi hypertrophiée, aura occulté tous les autres traits de votre personnalité.

"... c'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard aussi qui peut les libérer."

"... L'identité est une ... ; qu'une seule appartenance soit touchée, raillée et c'est toute la personne qui vibre ; l'appartenance mise en danger envahit tout ; c'est à elle qu'on va s'identifier ... et l'on va se rapprocher des "frères" ... et là il y aura des meneurs qui appelleront à la vengeance contre les railleurs ...".

"... N'importe quel groupe humain peut devenir massacreur, c'est l'attitude globalisante de ceux d'en face qui rend possible le terrible engrenage".

"...Lorsqu'on sent sa langue méprisée, sa religion bafouée, sa culture dévalorisée, on réagit, en affichant avec ostentation **les signes de sa différence** ...".

"... Ceux qui ne peuvent pas assumer leur propre diversité vont se transformer en **tueurs identitaires**, s'acharnant sur ceux qui représentent cette part d'eux-mêmes qu'ils voudraient faire oublier ... ils ont ... **la haine de soi**.

Adopter la modernité occidentale sans perdre son identité, sans le vivre comme un reniement ?

Cette question - douloureuse - peut aujourd'hui être vécue par ... un français de France ! En effet, face au modèle dominant et conquérant , le modèle U.S. , qui s'exprime par "l'invasion" des Mac Do, du Coca, du fast-food, de Halloween, de Disney ou de C.N.N. ... ne voit-on pas fleurir ici et là dans toutes les couches sociales un réflexe identitaire - d'ailleurs dramatiquement voué à l'échec - qui se manifeste souvent par une crispation, par de la frilosité, un "front du refus" ... sans perspective de contre-offensive réaliste de ce qui est ressenti par nombre de français comme une véritable **perte d'identité** ?

On peut ainsi mieux comprendre la souffrance endurée par des groupes humains dont la personnalité a été meurtrie car , depuis trop longtemps , ils se sont trouvés marginalisés par l'hégémonie de la culture occidentale ; ils sont devenus parias, étrangers, orphelins, dans un monde qui appartient "aux autres".

Amin MAALOUF explique , en historien qu'il est également , le cheminement qui a conduit le monde arabo-musulman, confronté au choc de la modernité occidentale, à réagir d'abord par la **voie du nationalisme** (favorisée par la désintégration de l'empire ottoman puis par les luttes contre l'oppression coloniale) ; puis, à partir de la décennie 70, à se trouver en prise avec le doute sur l'efficacité des luttes menées (désastre de la guerre israélo-arabe de 67 - confiscation du pouvoir dans la plupart des pays par les dirigeants des mouvements de libération - échec mondial des modèles socialistes issus du marxisme ...). C'est alors que la voie passéiste, celle du radicalisme religieux , de la bannière de l'Islam érigée en dernier recours, va un peu partout s'imposer et occuper le devant de la scène politique.

Amin MAALOUF explique longuement et le mécanisme de l'engrenage et les moyens d'en sortir, car il n'y a pas de fatalité dans la situation que vivent, dramatiquement, de nombreux pays arabes aujourd'hui. L'Islam, pas plus que le Christianisme ou toute autre religion ne porte en lui les "gènes" de l'intolérance ou de la rigidité dogmatique. Les hommes "font" les religions autant que les religions font les hommes.

N'oublions pas ce qu'a été et ce qu'a fait le christianisme en tant que force politique en occident et en orient dans la période du premier millénaire de l'hégire et comparons dans cette même période les comportements des empires chrétiens d'une part, musulmans de l'autre ... on aura quelques surprises !

Pour finir cette présentation, trop longue j'en conviens, je ne résiste pas à l'envie de reprendre un passage de la bande-annonce de l'ouvrage :

"... Pourquoi faut-il, en cette fin de siècle que l'affirmation de soi s'accompagne si souvent de la négation d'autrui ? ... Y aurait-il une loi ... qui condamnerait les hommes à s'entre-tuer au nom de leur identité ? ...

C'est parce qu'il refuse cette fatalité que l'auteur a choisi d'écrire "les identités meurtrières", un livre de sagesse et de lucidité, d'inquiétude mais aussi d'espoir."
E.C.B.

Amin Maalouf

Les identités meurtrières

211p.- Grasset octobre 1998 (coll. de poche, n° 15005, 26 francs)

Les dattes

Sous les murs en pisé du vieux ksar assoupi
Près du lit de l'oued bordé de lauriers roses
Des jeunes filles rient et elles prennent des poses
Quand les âniers imberbes nouent leurs chouaris

Sur la terre durcie où les pois sont battus
Des vieillards cacochymes et des vieilles sans bouche
Agitent mollement comme des chasse-mouches
Des palmes arrachées aux arbres abattus

Le chergui passe en moi comme un vent de prière
Des fruits oblongs et roux roulent dans ma mémoire
Comme les grains d'ambre d'un chapelet berbère

Par l'aire surchauffée aux odeurs de mélasse
Des mouches aux ailes bleues volent infatigables
Des dattes qui se rient au présent qui s'ensable

R.L. , Yerres, 8 mai 1995

Du lendemain de la guerre à l'indépendance du Maroc, René Leclercq enseigna de longues années dans le pays, dirigeant ou créant des écoles, d'abord à Fez puis à Goulmina, oasis du piémont saharien de l'Atlas. Humaniste ouvert à la culture de l'autre, de convictions libérales dans un pays encore dominé par le système colonial, il noua des liens étroits avec des Marocains de tous les milieux qu'il sut aussi observer avec finesse. Ce poème atteste qu'il a définitivement gardé le Maroc au cœur.

Esquisses du « pays bleu » d'Abdelkader Kharroubi

Matin au sémaphore ⁽¹⁾

*Avril 1945. Demain, la Paix
Nouba, t'en souviens-tu ?*

Zahra*, la nuit expire, le feu s'éteint,
solennelle est l'aurore,
et magique est l'éveil du bleu rayon qui dore
les mirages lointains.

Des palmiers fleuris, la brume du matin
lentement s'évapore ;
le ciel coule son ambre et la Sebka arbore
son caftan de satin.

Apprête, mon troupeau, ton appel argentin,
et tes bras, sémaphore,
dansons ! demain se lève au festival sonore
des carillons lointains.

Janvier 1962 ⁽²⁾

Où suis-je ?
Qui suis-je ?
Qu'es-tu devenue, foi ?
Et toi, amour ? et toi,
raison ? Néant ! ...
Surdité, frappez ! Cécité,
frappez, la docile
et l'imbécile
humanité !
Néant,
Frappez le singe hurleur et son troupeau bêlant !
Mais où sont-ils ? Mais où sont donc,
mes crépuscules mauves et ma flutte magique ;
l'été, les soirs sereins et le chant des cigales ?
Où êtes-vous donc, larmes de cristal, pitié,
rire, et toi, chaude amitié ?
Frappez, hurlez, mes singes !
Frappez, car ils sont morts !
Morts, et mon ciel bleu, et mes soleils couchants,
et morts, mes blancs ramiers,
mes cactus difformes et mes sveltes palmiers

Sonnerie (3)

A mes amis disparus, aux précoces moissons.

Avril, te voilà revenu !
Plaines et monts, échos,
Rappelez-moi vos noms,
Je veux me souvenir.

Il y a tant de légendes,
Tant de vertes moissons,
Il y a tant de blessures,
En corolles écarlates,
Dans ces blés qui sont bleus.

Viens (4)

Viens, n'aie crainte, étranger !
Découvre ton jardin quand reverdit l'acanthé,
quand neige l'oranger,
akantha est un dard mais c'est un nom qui chante.

Je me suis cogné à un mur(5)

Je me suis cogné à un mur,
À dix murs
À cent murs...

L'océan qui s'en fiche a figé son métal,
Orion s'est muré d'un trapèze rigide,
Vénus a cette nuit l'éclat dur du cristal,
Et la Lune est un marbre immobile et frigide.

Pourquoi prôner le Livre

Pourquoi prôner le Livre
si ton livre est le vrai ?
Et pourquoi te sevrer
quand tu as faim de vivre ?

Dormir

Et m'en aller, léger, inconsistant,
surlibéré, là, à ta rencontre, Eve
remodelée, et boire, ô fol instant !
l'alcool absurde et complaisant du rêve.

Enfant

Enfant ! Délecte-toi de miel,
de vin, de musc et d'ambre,
c'est ton été ;

car tu boiras un jour le fiel
des larmes de novembre
à satiété.

Mon ami Abdelkader Kharroubi

Abdelkader Kharroubi. est né en 1923. Remarqué pour son intelligence par un professeur d'arabe d'Oran, Monsieur Fatmi, il put avec son appui obtenir une bourse et faire des études au Collège Ardaillon, « collège moderne » accueillant alors les fils des classes populaires, et le seul ouvert aux Algériens musulmans. Après la guerre, il commença une carrière d'instituteur dans son village de pêcheurs et de maraîchers de la banlieue d'Oran. Il y vit toujours, rêvant, méditant, et correspondant avec un ou deux amis. Ses poèmes, écrits entre 1950 et 1982, reflètent l'évolution de ses états d'âme, liés à l'histoire de son pays et à son histoire personnelle. Ils sont aussi l'expression d'un homme sensible, engagé quand il a fallu, qui a su rester un esprit libre. B.Z.

Notes sur les Esquisses

(1) *Matin au sémaphore. Le sémaphore était une ruine datant du 19^{ème} siècle, sise au sommet du massif d'Arzew, fermant à l'est la baie d'Oran. Autour de la deuxième guerre mondiale, une auberge de jeunesse bâtie là était fréquentée par des jeunes gens des mouvements de jeunesse d'Algérie, Européens, Juifs et Musulmans confondus. Abdelkader Kharroubi y rencontra notamment Jacques Vêrin, ami de Camus à Oran, avocat libéral.*

* *Zahra : nom arabe de l'étoile du matin.*

(2) *Janvier 1962. Au début de cette année 1962, l'Algérie en général, la région d'Oran en particulier, vivaient les heures les plus terribles de la guerre. L'OAS faisait régner la terreur sur les populations musulmanes et aussi, ce qu'on dit moins, européennes. Le blocus des zones « algériennes » rendait très difficile la vie quotidienne. Dans ces conditions, la paix apparaissait encore bien éloignée et les esprits qui y aspiraient passaient volontiers aussi par des phases de désespérance.*

(3) *Sonnerie. Les « amis disparus » et les « précoces moissons » renvoient bien sûr à la guerre d'Algérie. Kristel, le village d'Abdelkader Kharroubi, eut ses victimes ; c'est vers ces villageois et au-delà vers les morts anonymes du conflit que va son émotion.*

(4) *Viens. Pour appuyer son invite à « l'étranger », Abdelkader Kharroubi n'a pas eu besoin de forcer le trait. Les jardins de Kristel exercèrent toujours une séduction forte sur leurs visiteurs. L'acanthé symbolise bien la luxuriance édenique de cette huerta maghrébine.*

(5) *Ce poème et les suivants traduisent tour à tour les mouvements de révolte et les tentations d'oubli qu'ont générés chez Abdelkader Kharroubi les évolutions intérieures de son pays, après les espoirs suscités par son indépendance.*

HISTOIRE ET MEMOIRE

Le texte ci-dessous est le compte-rendu de l'intervention faite par l'historien David Assouline, devant des membres de l'association Coup de Soleil, à l'A.G.E.C.A., Paris, le 27 janvier 2001.

David Assouline est fondateur et animateur, avec Mehdi Lallaoui, de l'association « Au nom de la mémoire », créée en 1988.

L'ouvrage de Paul Ricœur, qui n'est pas un livre grand public, pose les questions essentielles à propos de « histoire et mémoire » ; il les aborde de nombreux points de vue : philosophique, psychanalytique, historique... Je vais restituer mon expérience, au cours de laquelle, à chaque étape, j'ai rencontré ces problématiques.

En créant l'association « Au nom de la mémoire » avec Mehdi Lallaoui et d'autres jeunes pour la plupart issus de l'immigration maghrébine, nous voulions travailler sur la mémoire à partir d'un constat : l'histoire de France a déformé ou occulté les histoires nous tenant à cœur : celle des immigrations, absente de l'histoire enseignée et même des travaux scientifiques jusque dans les années 80, malgré la richesse des sources documentaires ; occultée également l'histoire d'événements de la guerre d'Algérie, comme le 17 octobre 1961 ; nous avons tout fait pour qu'on en parle.

Cette histoire est essentielle en particulier pour les jeunes issus de l'immigration. Nous avons remarqué que, parmi eux, ceux qui réussissent le mieux sont ceux qui, par leur famille ou leur éducation, se sont le mieux approprié cette histoire. Nous soutenions l'idée qu'il n'y a pas d'intégration possible pour un groupe sans qu'il sache d'où il vient. Le nœud est souvent là. Ceux qui ne le peuvent pas sont des zombies dans la société ; c'est le cas, aujourd'hui, de beaucoup de jeunes originaires d'Afrique noire auxquels rien n'est restitué de leur histoire : ni celle de la colonisation ni celle, antérieure, de leurs empires, de l'esclavage... Ils se tournent vers une identité d'emprunt venant des Etats-Unis.

Par le travail de mémoire et d'histoire l'association visait à contribuer à la lutte pour l'égalité des droits. Pour les Algériens, en particulier, c'était crucial : ils voulaient s'intégrer mais pas à n'importe quel prix. Pour eux, la France avait à accepter que leur histoire, celle de leurs parents, devienne aussi une histoire de France. Ils ne pouvaient pas rester enfermés dans les deux histoires officielles qui s'affrontaient (en France et en Algérie) en instrumentalisant la mémoire. Ils visaient à faire en sorte que la société française appréhende cette mémoire avec pondération et justice.

Il est à noter, en ce domaine, une approche française peut-être spécifique qui ne retient pour écrire l'histoire que ce qui est valorisant, ce qui illustre la patrie des droits de l'homme et occulte les pages d'ombre : par exemple, la façon dont Napoléon est enseigné est une insulte pour tous les peuples d'Europe. Si les droits de l'homme sont considérés comme un héritage quasi génétique et non comme le fruit de luttes, il y a grave danger de perdre la vigilance nécessaire à leur développement.

Nous voulions faire notre travail de façon équilibrée. Il a été bon d'exagérer, depuis dix ans, le devoir de mémoire ; mais Ricœur a raison aujourd'hui : il ne faut pas instrumentaliser le devoir de mémoire pour justifier tout.

Quelques exemples de notre travail :

- le 17 octobre 1961. Nous avons recueilli ce que le « camp massacré » nous a donné comme archives et témoignages, en plus des éléments factuels divulgués dans la presse de l'époque, pour arriver à dire : « Oui, il y a eu un massacre. ». A l'époque, la presse ne s'est pas tue, les journalistes ont dit chacun ce qu'ils avaient vu ici ou là mais aucun journal n'a dégagé l'ampleur de ce qui était arrivé. Et officiellement il n'y a eu que deux morts. Pourquoi ce silence pendant trente ans ? Il n'y a pas à mettre en cause la responsabilité des partis, ou des journalistes mais il faut en appeler à la façon dont chaque citoyen a réagi, car le massacre a eu lieu en plein Paris, pas en catimini mais dans des lieux fréquentés. Il faut en appeler à la façon dont le citoyen est éduqué par rapport à la mémoire : il y a eu globalement une volonté d'oublier, de haut en bas, parce qu'en France on considère qu'on peut faire la paix en oubliant. Nous pensons au contraire que l'oubli ne permet pas de faire le deuil, il maintient les groupes dans des conflits. Dire les choses permet la cicatrisation. Il devient alors possible de passer à l'histoire.
- le 8 mai 1945. C'est aussi un événement à revisiter. A Sétif, la gendarmerie a tiré quand un drapeau algérien a été déployé, contrairement à ce qui avait été convenu entre autorités et manifestants. Ceux-ci ont alors fait une chasse aux Européens (une centaine de morts). Il s'en est suivi une répression féroce de l'armée française (aujourd'hui, les historiens avancent le chiffre de 10 000 morts ; inutile d'en rajouter, 10 000 morts c'est un massacre). Un universitaire algérien a produit une thèse qui occulte les morts européens ; elle ne peut que conforter chacun dans sa légitimation d'une histoire particulière. Pour cette raison elle n'a pas été soutenue par Lallaoui et les autres d'origine algérienne de l'association.
- l'histoire des Juifs du Maroc. Quand j'ai voulu faire un film sur l'histoire des Juifs au Maroc, j'ai rencontré deux histoires officielles. Du point de vue marocain, les Juifs vivaient en parfaite quiétude au Maroc ; ils sont partis d'un coup parce ce qu'ils ont été instrumentalisés par les Sionistes. On ne se posait pas de questions sur les raisons de ce succès des Sionistes. Du

point de vue israélien, l'horreur absolue régnait pour les Juifs au Maroc ; c'est pourquoi ils en sont partis pour retrouver leur dignité. Ce sont-là deux histoires fausses avec des parties de vérité chacune. En réalité, il y a eu une histoire commune millénaire, avec le statut de « dhimmi » pour les Juifs (ce qui signifie « protégé », mais aussi « mécréant »), avec des moments ponctuels d'instabilité où ils pouvaient devenir des boucs émissaires. Ce n'était pas l'harmonie totale mais on pouvait vivre ensemble. A l'indépendance du Maroc, il y avait une volonté d'intégration affichée. Dans le quotidien, dans les deux ou trois ans qui ont suivi, le nationalisme nassérien, focalisé sur la question palestinienne, a provoqué une insécurité chez les Juifs, et elle a été alimentée par les Sionistes.

- l'histoire des immigrations. Les immigrations maghrébine et africaine d'aujourd'hui sont la suite des immigrations italienne, polonaise, espagnole, portugaise... qui ont souvent eu à subir le même racisme et les mêmes problèmes d'intégration. Certaines immigrations (Kabyles de Nouvelle-Calédonie) sont pratiquement inconnues. Il est important de montrer aux jeunes que l'histoire de leurs parents peut être lue comme une histoire positive de « héros » qui ont traversé des épreuves et qui ont contribué à construire le pays.

Cependant, il faut faire attention aux excès du « devoir de mémoire ». J'ai compris ce risque en travaillant sur le 17 octobre 1961, d'où une « polémique » avec Jean-Luc Einaudi. Lui avait travaillé à partir des seules sources d'alors : celles du FLN. Ce qui a donné un ouvrage très vivant et complet en 1991. Depuis lors, certaines choses méritent d'être corrigées, des erreurs rattrapées (des « disparus » ont été retrouvés vivants, par exemple). Jean-Luc Einaudi a réussi à déverrouiller, il a gagné ce combat. Alors, commence le travail des historiens : aller dans les archives, confronter les sources, tordre le cou aux exagérations, parce que lorsqu'il y a exagération, la cause en sort affaiblie (voir ce qui s'est passé au cours du procès Papon).

La mémoire n'est pas l'histoire ; en luttant contre la confusion entre les deux, je me bats pour une histoire juste, non partisane. Le film d'Amos Gitai (Israël) montre comment l'histoire enseignée aux enfants du pays les amène à un repli, à un esprit de vengeance, alors que leur identité est plus profonde, plus lointaine, plus variée (en Israël on a été jusqu'à effacer le Yiddish, la culture des victimes de la Shoah). Se battre pour le devoir de mémoire à propos de la Shoah, oui. Mais construire l'identité d'un peuple à partir de cette mémoire, non.

L'enjeu de la période actuelle est, en luttant contre la mémoire obligée, de passer de la mémoire à l'histoire comme condition de ne pas rester enfermé dans ses identités, de ne pas enfermer dans la perpétuation des conflits. A l'inverse, on ne peut arriver à une relation apaisée en occultant ce qui fait mal, sans le mettre sur la table. C'est le cas, aujourd'hui, pour la construction d'une Europe unie.

QUELQUES REPERES BIBLIOGRAPHIQUES

• Ouvrages

Paul Ricœur, « La mémoire, l'histoire, l'oubli », Seuil, 2000 (676 p.) (ce n'est pas un livre grand public, mais incontournable sur la question, aujourd'hui)

D. Assouline, M. Lallaoui, « Un siècle d'immigration en France », Syros-La Découverte (3 t.)

D. Assouline, M. Lallaoui, « Kabyles du Pacifique », Syros (déportés de la révolte d'El Mokrani en Nouvelle-Calédonie)

D. Assouline, M. Lallaoui, « Le silence du fleuve », Syros, 1991 (17 octobre 1961)

Mohamed Harbi, « L'Algérie et son destin », Arcantère, 1992 (réflexions d'un « participant-observateur ») (247 p.)

Mostefa Lacheraf, « Des noms de lieux », Casbah Editions, Alger 1998 (332 p.) (mémoires d'une Algérie oubliée)

Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, « 14-18, Retrouver la guerre », Gallimard (272 p.)

Maurice Goldring, « Sean, soldat de l'IRA », Autrement (167 p.) (« sortir du récit collectif pour construire une nouvelle société », M.G.)

Ilan Pappé, « La guerre de 1948 en Palestine : aux origines du conflit israélo-arabe », Ed. de la Fabrique (trad. de l'anglais, 400 p.) (la manipulation de la mémoire, par un historien israélien)

Benjamin Stora, « De « l'Algérie française » au racisme anti-arabe », La Découverte, 1999 (145 p.) (le « sudisme » à la française)

• Articles

Marc Ferro, « Regards croisés sur les guerres mondiales », in Sciences Humaines n° 18, hors série, oct.1997 « L'histoire aujourd'hui ».

Dans le même numéro de Sciences Humaines :

Gérard Noiriel, « L'historien et l'objectivité »

François Bédarida, « L'histoire du temps présent »

Dans le numéro 100 de Sciences Humaines (10 ans de sciences humaines), décembre 1999

Martine Fournier, « Histoire, Individus, événements, ruptures... » (résumé des grands courants et de l'évolution de l'histoire au 20^{ème} siècle ; s'appuie sur les développements contenus dans le numéro spécial cité supra ; permet de situer notre sujet)

Ghania Mouffok, « Mémoire meurtrie de la société algérienne », in Le Monde Diplomatique, juin 2000 (une amnésie suicidaire)

Entretiens avec Monique LECLERCQ et René LECLERCQ.

A propos de l'enseignement du français confronté à des enfants d'origines étrangères (enfants de familles immigrées) et à leurs cultures.

Ces entretiens se sont tenus les vendredi 9 février 2001, mardi 20, et vendredi 9 mars, chez Monique et René.

Questions et compte-rendu de Bernard ZIMMERMANN.

9 février

B.Z. Monique, il serait intéressant que tu fasses part de ton expérience d'enseignante de français au collège, au tournant des années 70-80 (on était au début de la mise en place du collège unique).

Monique. Au cours de ces années, nous avons mené des expériences dont l'objectif était de repenser un enseignement du français qui nous semblait de plus en plus sélectif avec l'arrivée d'élèves d'origines étrangères. Nous nous sommes situés volontairement dans des classes hétérogènes. Nous désirions établir entre tous les élèves de ces classes, entre les enseignants et ces élèves, une communication réelle.

En français, nous choissions des textes susceptibles d'intéresser tous les élèves, de faire appel à l'imaginaire (contes, récits fantastiques, etc...). C'était toujours aux nœuds de signification symboliques du récit qu'avaient lieu des questions et des échanges directs entre les élèves.

Aujourd'hui je ne sais pas s'il est encore possible de créer ce type d'échanges dans tous les établissements..., la violence est telle...

B.Z. Revenons-en, si tu veux bien, au « nœud symbolique ».

M.L. A ce sujet, il est intéressant de constater que surgissaient des interprétations différentes avec des élèves de cultures différentes, et ceci sans rapport avec l'analyse littéraire traditionnelle.

Des enfants qui ne s'exprimaient pas d'habitude parlaient... Tiens ! par exemple sur le « Malentendu » de Camus.

B.Z. C'était ça la mise en place d'une pratique rendant possible une réussite...

M.L. Il me revient un autre exemple à propos d'un livre « Le Robinson du métro » et d'une intervention de Kader...

B.Z. Nous reprendrons la prochaine fois ces exemples.

20 février

B.Z. Monique, que s'est-il passé en classe à propos du « Malentendu » de Camus ?

M.L. Il s'agissait d'une classe de Première.

L'histoire, en gros, est celle de gens chassés d'un pays qui ressemble beaucoup à l'Algérie. Une mère et sa fille ouvrent un hôtel dans un pays qui pourrait être la Tchécoslovaquie ; elles y reçoivent des étrangers qu'elles dépouillent et font disparaître au fur et à mesure. Le fils, après de longues années, décide d'aller les retrouver, mais il ne se fait pas reconnaître et subit le sort habituel des hôtes de passage.

Les élèves ne comprennent pas cette histoire : « C'est idiot. Pourquoi ne s'est-il pas fait reconnaître ? » Alors, Manoel, un élève portugais qui ne s'exprime pas habituellement, dit : « Moi je sais ! » Et il explique que ses parents et lui partent tous les ans en vacances au Portugal ; ils aiment arriver la nuit et surprendre la famille en plein sommeil. Ainsi ils s'assurent qu'ils sont vraiment reconnus et aimés.

Dans le fond, le héros de Camus fait de même, il désire être reconnu. Cela a été un éblouissement pour la classe. Du coup, Manoel a pris confiance en lui. Ses camarades l'ont interrogé sur sa vie réelle. La possibilité s'est ouverte pour lui d'être « reconnu » dans son identité. Ses progrès nous ont étonnés.

B.Z. Et l'histoire de Kader ?

M.L. Kader était un petit Marocain de la classe de 5^{ème}, d'origine berbère.

Nous avons lu un livre de bibliothèque, « Le Robinson du métro » de Felice Holman. C'est l'histoire d'un enfant de 12 ans réfugié dans le métro de New York, d'où il n'arrive plus à sortir, par angoisse du dehors. Il dit qu'il a « un oiseau dans le ventre ». Les enfants « butent » sur cette expression, ne comprennent pas. Kader dit : « Moi, je sais ! ... Chez nous, quand on a l'angoisse, on dit qu'on a un oiseau qui nous mange le ventre. »

Les enfants sont surpris. « Ah ! Oui ? » Ils se regardent, se tâtent le ventre, l'épigastre.

Moi, je pense au « Prométhée enchaîné » ... et tiens, cela me fait penser maintenant à ce passage où Germaine Tillion évoque les ressemblances entre des coutumes des Touaregs et certaines coutumes de l'Antiquité grecque et romaine, ressemblances qui ne s'expliquent ni par la religion, ni par des analogies professionnelles.

(Monique lit la passage concerné dans « Il était une fois l'ethnographie »).

Ce qui m'intéressait finalement dans les contes et dans beaucoup de récits c'est le moment du sens caché, « le nœud symbolique ». En classe, c'était souvent le moment où les enfants d'origine étrangère se révélaient... Mais il est parfois difficile d'entendre leur parole. Il faut saisir le mot « au vol ».

R.L. A travers ce que tu dis, ce qui en sort c'est qu'on rencontre un fond commun à travers des coutumes très différentes. Les contes que nous connaissons comme chefs-d'œuvre de la littérature française ne sont qu'une variante de la culture du monde, le Portugais s'y retrouve...

B.Z. Oui, et cette rencontre joue dans les deux sens. Au Club Unesco du lycée, nous avons fait l'an dernier une exposition de photos de familles, « Regards croisés sur nos cultures », accompagnée des commentaires enregistrés venus du groupe de jeunes et de profs, lors de séances d'examen en commun des photos. Les Maghrébines ont vu valoriser leur culture familiale ignorée des autres mais elles ont pu aussi découvrir la culture d'en face qu'elles ne connaissaient pas davantage. Je veux dire qu'il est bon et nécessaire qu'il y ait réciprocité de la prise de conscience de ce qui fait le fond commun à travers les différences.

9 mars

B.Z. Monique, dans tes réponses tu dis toujours « Nous » : « Nous avons mené des expériences... Nous choisissons des textes... ». D'où venaient les initiatives ?

M.L. De Jeannine Desbonnet et de moi-même, au moment où on a formé des équipes pédagogiques, soutenues par Louis Legrand, de l'Institut National de la Recherche Pédagogique.

B.Z. Si certaines démarches que tu décris ouvrent des « possibilités de réussite », à l'inverse ne pas faire cet effort pédagogique contribue-t-il à produire de l'échec ?

M.L. Oui, avec la meilleure volonté, inconsciemment l'enseignant produit de l'échec. En particulier dans l'enseignement du français.

R.L. Dans les deux exemples on est dans des situations hors normes par rapport à l'enseignement traditionnel. Par exemple Camus. Ce sont des élèves français qui ne comprennent pas. Parce que ça ne colle pas avec la logique traditionnelle, c'est une situation absurde, à la Camus.

Dans l'autre exemple (avec Kader), c'est le langage, la formule (« manger l'estomac ») qui n'est pas comprise ; par les Français une fois encore.

M.L. Les deux fois, les jeunes étrangers ont dit : « Moi, je sais ! » Dans les deux cas, le fonds commun qui dépasse les cultures particulières est révélé par les étrangers.

B.Z. Selon toi, qu'est-ce qui empêche l'Ecole de favoriser cette démarche d'ouverture ? Y a-t-il résistance chez des enseignants, qui fait qu'ils « n'entendent pas la parole des étrangers » ?

M.L. L'enseignant qui poursuit toujours son objectif peut passer à côté de l'essentiel sans l'entendre.

R.L. Oui, par exemple à propos de Kader : le prof aurait pu expliquer lui-même directement l'expression différente...

B.Z. Allons plus loin : de ce fait, l'Ecole ne produit-elle pas une forme de violence qui lui est propre ? Cette violence ne lui est-elle pas renvoyée aujourd'hui par des jeunes qui désespèrent d'elle comme institution ?

M.L. Il y a nécessité pour l'institution et les enseignants de s'adapter constamment au mouvement de la société, non pas pour « suivre » mais pour « tenir compte de ».

B.Z. Mais encore ?

M.L. Oui, c'est violence que de ne pas laisser un espace ouvert aux enfants d'autres cultures.

B.Z. Revenons-en encore au conte et au nœud symbolique.

M.L. Le conte est une histoire rapide et complète, il fait transition entre l'oral et l'écrit. C'est un langage symbolique. Pour le professeur de français, c'est un passage au langage littéraire.

Le conte s'adresse à tous les âges. Le nœud symbolique se prête à des interprétations à plusieurs niveaux de lecture.

Il y a des contes dans toutes les cultures. Mais, curieusement, les mêmes contes se retrouvent partout, avec les mêmes fantasmes, les mêmes désirs... C'est là la notion d'humanité commune. Quand on s'adresse à des enfants d'origines diverses le conte les intéresse tous.

Notes de lecture

MOULOUD MAMMERI : « CONTES BERBERES DE KABYLIE »

Pocket Junior, 1996 (137 pages)

« Machaho ! Il était une fois un roi qui avait un garçon... »

« Machaho ! Il était une fois trois jeunes filles, belles toutes les trois comme le jour... »

Machaho ! Il était une fois : Aubépin, la fille du charbonnier, Blanche-Colombe, l'oiseau d'or, Zalgoum, la fiancée du soleil, les ogres, le prince Guépier et la princesse Emeraude....

Ces contes berbères de Kabylie étaient menacés d'oubli par le recul de la culture orale. Ils ont été rassemblés, sauvés par Mouloud Mammeri dans les années 70, peut-être avant, car le grand écrivain a toujours eu la préoccupation de lier la littérature à la tradition orale de son peuple. Ces contes méritent qu'on y revienne. Au nombre de 7, chiffre magique !, tous commencent de façon mystérieuse par cette formule : « Machaho ! Tellem chaho ! ». Mammeri lui-même n'en donne ici aucune explication, gardons précieusement le mystère et, jeune ou adulte, replongeons-nous dans ce monde fantastique dont l'écrivain nous ouvre la porte.

Jeune ou adulte, sans doute, car ces contes pour « enfants » s'adressent merveilleusement à l'adulte aussi. Dans la trentaine de pages intitulées « Entracte », et dues à l'imagination d'Annie Collognat, on trouve quelques lignes de Bruno Bettelheim (« Psychanalyse des contes de fées ») et de Mouloud Feraoun, qui nous disent en quoi le contenu symbolique des contes est important pour aider l'enfant à devenir adulte. Mais je crois que pour la plupart des « adultes » les contes sont encore un moyen de permettre à l'enfant qui demeure en eux de continuer à s'exprimer et, qui sait, d'achever eux-mêmes leur passage à la maturité adulte.

On constatera que dans ces contes *kabyles*, recueillis dans une société de tout temps rurale et démocratique, il est question en permanence de villes et de rois... Sans être spécialiste, il est possible de reconnaître leur inspiration berbère quand on y parle de « village », de « blé », « d'ogres »... Par contre, la ville et le prince rappellent plutôt l'influence de l'orient. On n'en sera pas surpris quand on sait combien de fables de La Fontaine ou de contes de Charles Perrault trouvent aussi leurs sources premières à l'est du bassin méditerranéen, ou plus loin même.

En fait, ces contes « berbères », de « Kabylie », ont un contenu symbolique accessible aux Européens, aux Bourguignons, à la moitié d'Andalou que je suis... bref, ils sont de portée universelle parce que chacun s'y retrouve, quelle que soit son origine. Utilisés par des enseignants (ou d'autres), ces « contes immigrés » peuvent donc non seulement contribuer à « débloquent la parole, à débloquent l'imaginaire » mais ils peuvent aussi favoriser la communication

interculturelle, si nécessaire aujourd'hui dans notre société pour reconnaître l'unicité de notre espèce à travers les différences.

Dans la foulée, on pourra lire avec intérêt le texte « Les contes immigrés », de Nadine Decourt, dans « Littérature et oralité au Maghreb », Hommage à Mouloud Mammeri, Editions L'Harmattan, 1992. B.Z.



Notes de lectures

« ZERO MORT » de Y.B., Editions J-C. LATTES (230 p., 118 francs)

Y.B. est un jeune écrivain algérien qui se fit connaître sous ces initiales de journaliste dans El Watan, au début des années 90. Déjà très virulent. Et très informé du côté obscur du système politique algérien.

« Zéro Mort », le dernier ouvrage de sa trilogie « Le Triptyque algérois », vient d'être publié. Résumons. Youssef Sultane, petit terroriste, frappé par une balle sûrement manipulée par Y.B., se retrouve dans le coma devant l'impayable (donc incorruptible) Izraïl, archange de la mort. Izraïl va affranchir Youssef de pas mal de choses. Pendant ce temps, sur les hauteurs d'Alger, les éminences galonnées manipulent, eux, le qui-tue-qui algérois entre deux orgies sanglantes. Va ressurgir Youssef en messenger du Prophète lui-même. Le X-Files U.S. Department s'en mêle. Normal. On quitte la scène paranoïaque d'Alger, trop tôt pourront juger certains, sur un dernier tableau irracontable à lire sans modération...

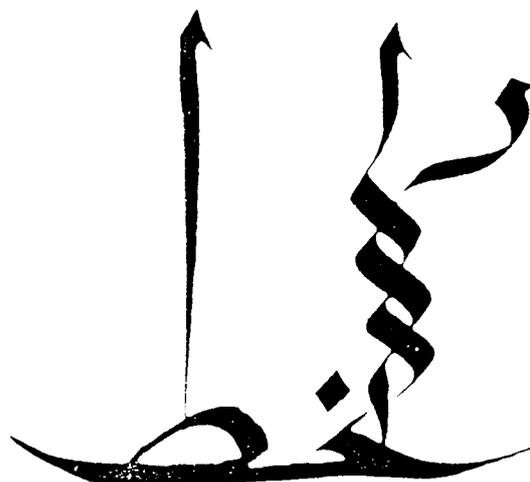
Il faut une sacrée rage pour écrire ce qu'écrit Y.B.. Et aussi du talent pour écrire comme il écrit. On pourrait se croire entre Sade et San Antonio ; dans les deux cas, bravo pour Y.B..

Cependant, « Zéro Mort » lu d'un trait ou presque, ma première impression : perplexité. Sans doute ai-je ri. Au début. Effet de surprise. Après... Questions : l'Algérie n'est-elle que ce débordement de sang, de foutre et de folie... ? N'y a-t-il pas un risque que Y.B. se soit laissé aller à grossir le trait pour « répondre » plus ou moins consciemment à une attente du lecteur français ? Ou de l'industrie éditoriale ?

Cela dit, prenons les choses comme Y.B. nous les donne. J'ai fait un rapprochement avec Sade. Mais, contrairement à Sade dont les créatures sont des idées, les « héros » -les « Zéros » ?- de Y.B. sont découpés dans la réalité triviale comme des figures de papier dans un catalogue de mode ; ils plagient les libertins de Sade mais, vautrés dans la concupiscence et la vanité, ils sont incapables du moindre esprit critique, du moindre projet de société. Ils ne manifestent qu'avidité. Cet esprit de possession exacerbé est un des faits de société de l'Algérie post-coloniale des plus troublants ; touchant aux élites, mais pas seulement, il est donc aussi des plus déterminants.

De son cachot de la Bastille, Sade exhortait ses contemporains : « Français, encore un effort pour être Républicains ! ». Peut-être est-ce la phrase qui reste dans la gorge de Y.B., peut-être estime-t-il que le temps n'est pas encore mûr pour cela en Algérie. L'esprit de dérision, si typiquement algérien, le jeu avec les mots comme dans San Antonio, semblent trouver ici une limite naturelle. La dérision peut-elle encore décapier l'abomination du cynisme et de la débauche ? Y.B. s'y essaie encore bien que les dernières pages sonnent comme un adieu aux armes. Aux larmes.

Dans les périodes où tout espoir semble interdit, prendre la parole –quitte à en mourir- est ce qui reste aux hommes. Au temps des ravages de la Guerre de Trente Ans, en Allemagne (un tiers de sa population disparut !) Grimmelshausen a écrit « Les aventures de Simplicissimus », dont Brecht s'est inspiré pour sa « Mère Courage ». Mère Courage –il y en a beaucoup en Algérie- reste un modèle ; les bourreaux, eux, iront dans l'enfer de notre mémoire. En attendant, tout est bon qui nous ouvre les yeux. B.Z., mars 2001.



Notes de lectures

Clemens Lamping, « Souvenirs d'Algérie » (1840-1842)

Traduit de l'allemand avec présentation et notes par Allain Carré

Editions Bouchene, 2000

182 pages, 130 francs

« Le cœur battant, je passe le seuil de la maison de mon père... Aucune parole de reproche ne sortit de sa bouche. Il fit ainsi que ce père dont parle l'Évangile : il fit tuer le veau gras, appela voisins et amis en disant : « Venez et réjouissez-vous, car mon fils, qui était perdu, est retrouvé. »

Par ces mots, Clemens Lamping achève ses « Souvenirs d'Algérie », publiés à Oldenbourg (Allemagne du Nord) en 1844-46. Deux ans durant, d'août 1840 à juillet 1842, il venait de participer aux opérations de la toute nouvelle Légion étrangère engagée dans la conquête militaire de l'Algérie. Engagements armés visant essentiellement des civils, les tribus encore insoumises des régions situées entre Blida et la Vallée du Chéelif, et celles de l'arrière-pays de Mostaganem, jusqu'à Mascara et Saïda. Razzias, massacres, dévastations de récoltes, arbres coupés... Affrontements sporadiques contre les hommes d'Abd-el-Kader, insaisissables.

Le témoignage de Lamping mérite d'être connu, à plusieurs titres. L'homme a une solide culture, humaniste (on sent chez lui l'influence de Goethe) ; il a de plus une formation d'officier supérieur. Donc, il est capable d'évaluer et situer ce qu'il observe. D'un tempérament généreux, il reste néanmoins froid dans ses observations (sauf exception). Autrement dit, son témoignage n'est pas partisan, il est fiable. Pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Algérie, la lecture de cet ouvrage fait gagner du temps en apprenant beaucoup, et de première main, sur sa conquête par les Français. Aujourd'hui, où l'on parle volontiers, de tous côtés, de devoir de mémoire, ce livre vaut la peine d'être ouvert ; à la fin, on se rend compte, alors, qu'il faudrait aussi parler d'un devoir de repentance.

Ces faits rapportés, ont-ils été « oubliés » ou bien ignorés par ceux qui les ont toujours niés ? Ceux-là auraient bien du mal à contester ce témoignage d'un de ceux qui leur ont remis en mains la colonie, en le payant de leur vie pour beaucoup d'entre eux. L'histoire de la conquête par les apologistes de la colonisation, on le sait, a délibérément ignoré ce type de témoignage dérangeant. Le temps est peut-être venu de regarder les choses en face. Le mérite de l'éditeur Bouchene est grand à ce titre. En publiant le texte en français, pour la première fois il faut le souligner, il nous le rend enfin accessible ; et il contribue, ce faisant, à ce travail de confrontation loyale des mémoires, qui est l'indispensable condition de leur apaisement. B.Z., décembre 2000.

SI AUJOURD'HUI
LES MILITAIRES
ECRIVENT DES
LIVRES

ON PEUT ESPERER
QU'UN JOUR, ILS
SE METTENT A EN
LIRE



A. Antis

Notes de lecture

Latifa BEN MANSOUR, « La prière de la peur » Editions de la Différence

Première édition en 1991. Plusieurs remaniements et republications. Dernière édition en 1997.

C'est un livre terrible parce qu'il montre le sort des femmes algériennes pendant et depuis la guerre d'Indépendance, cette indépendance à la conquête de laquelle tant d'entre elles ont participé. Il montre la recherche tragique, à travers leurs diversités ethnique et religieuse, de leur identité d'Algériennes, de femmes, d'individus, et, au-delà, le conflit qui oppose les traditions de l'orient méditerranéen et les transformations brutales de la culture européenne. Si bien que cette liberté acquise pour leur pays, il reste aux femmes à l'acquérir individuellement et culturellement ;

Mais c'est aussi un livre magnifique grâce à la sincérité de son auteur qui révèle sa générosité, son intelligence, et qui pourrait dire, comme Antigone, cette autre fille de la Méditerranée : « Je ne suis pas née pour haïr mais pour aimer. »

Tout cela apparaît dans un roman admirablement structuré et écrit, qui exprime à la fois la souffrance de l'auteur et l'amour ébloui pour Tlemcen, son pays natal, où elle fait naître aussi ses deux héroïnes.

Comme pour les tragédies grecques, c'est sa beauté qui empêche ce livre si terrible d'être désespéré. J.D.

Ont participé à la rédaction et aux illustrations :

Elio Cohen-Boulakia. Du côté paternel, issu de la diaspora juive d'Espagne ; les aïeux ont gagné d'abord l'Égypte puis la Tunisie au début du 18^{ème} siècle ; judaïsme italien côté maternel. A enseigné au lycée du Bardo-La Manouba, près de Tunis. Puis s'est longtemps occupé d'aménagement urbain auprès de la Ville Nouvelle d'Evry. Professeur associé à l'Université d'Evry (Essonne), responsable du centre de formation relié au Conservatoire National des Arts et Métiers.

Jeannine Desbonnet. Née dans une famille d'imprimeurs et papetiers de Tlemcen (un arrière grand-père s'était installé à Constantine en 1839). Etudes de lettres à Alger. A enseigné à Tlemcen en 1945, puis à Paris, puis pendant huit ans au lycée Fromentin d'Alger. A terminé sa carrière au lycée expérimental de Montgeron (Essonne).

GYPS. Né à Alger en 1967, où il a fait ses premières armes de dessinateur de presse (« L'Hebdo Libéré ») avant de s'installer en France, en 1995. A publié deux savoureuses bandes dessinées : « FIS end love » (1996) et « ALGÉ-RIEN » (« Rien, c'est toute ma vie ! ») (1998). Gyps s'est remis cette année au théâtre pour un succulent one-man-show sur la vie quotidienne des Algériens, reprenant le titre « Algé-rien », mise en scène par Jughurta Maamès, à La Clef (Paris 5^e).

Monique Leclercq. Professeur de lettres, elle a enseigné pendant 12 ans au Maroc, au lendemain de la guerre mondiale, avec son mari René Leclercq. Expérience déterminante dans leur vie.

Brahim Zerouki. Médiéviste et calligraphe. Elève du maître calligraphe Al Mahfoudi (Blida). Ambitionne de créer une école de calligraphie en Picardie, afin de donner à la France une ouverture qui lui manque dans ce domaine culturel, avec des prolongements économiques possibles.

Bernard Zimmermann. Né à Oran, en 1940. Côté paternel, la famille était installée en Algérie depuis 1848 (paysans Alsaciens et Bourguignons), côté maternel, paysans andalous de la région d'Almeria, arrivés en Algérie à la fin du 19^{ème} siècle. Géographe de formation et enseignant. A publié chez Fanlac (Périgueux) des récits sur l'Algérie d'avant et d'après l'indépendance, et aux éditions Orion (Catalogne) « Cuisine et culture des Pieds-Noirs d'Algérie ». Membre de l'Association « Coup de Soleil » depuis 1985, année de sa création.